

texte des salles

Introduction

Les civilisations égéennes au musée d'Archéologie nationale

« Cette forme insolite [...] vous révèle dans la Grèce une Grèce inconnue [...] aussi grave, aussi profonde, aussi colossale que l'autre est éclatante, légère et mesurée ; [...] tout ici répond à la renommée des Atrides et renouvelle l'épouvante des fables des Achéens », ainsi s'exprimait Edgard Quinet en 1830, voyageur épris de tragédies devant les murs de Mycènes. Comme d'autres voyageurs avant lui, il avait conscience de toucher le souvenir d'un passé méconnu, d'une Grèce des origines, mais jamais il n'aurait cru qu'elle datait de la préhistoire. Pour cela, il faudra attendre la fin du XIXe siècle et les pionniers de l'archéologie qui ont révélé au monde les premières civilisations de la mer Egée. Le « musée des Antiquités nationales » a alors joué un rôle fondamental en diffusant ces fabuleuses trouvailles. Ici, comme au musée du Louvre, les visiteurs ont pu aller à la rencontre des civilisations égéennes. Dans la salle d'Archéologie comparée, une grande vitrine leur était alors entièrement consacrée. Nous vous proposons de vous replonger dans cette époque de tous les possibles et de revivre cette grande aventure archéologique.

Naissance d'un Etat et d'une archéologie

Dès son indépendance (1832), la Grèce s'est souciée de protéger ses antiquités en créant un Service archéologique (1834). Peu de temps après, la première revue d'archéologie grecque, *Ephéméris Archaïologiki*, est fondée, en même temps que la Société archéologique d'Athènes. La France crée en 1846 l'Ecole française d'Athènes pour favoriser l'étude des antiquités, puis l'Allemagne édifie à son tour un institut d'études en 1874 ; elles seront imitées par de nombreux pays. Ces institutions mènent des recherches archéologiques systématiques à partir des années 1870-1880 : c'est la fin de la quête des objets de collection. Des explorations archéologiques de grande ampleur commencent dans les régions nouvellement rattachées à la Grèce : la Thessalie et une partie de l'Epire en 1881, la Crète en 1913, après avoir été autonome à partir de 1898. Enfin, de nombreuses prospections ont lieu en Macédoine, une région récupérée lors des guerres balkaniques (1912-1913), pendant la première guerre mondiale et l'ouverture, en 1915, d'un front oriental. La Grèce a reconstruit son passé en même temps qu'elle a construit son Etat.

1. La découverte des premiers objets préhistoriques en Grèce

La collecte de haches polies et d'outils en obsidienne

« La Grèce a passé par les différents âges que nous reconnaissons dans l'enfance de l'Europe occidentale [...]. L'Orient a eu lui aussi son âge de pierre qui attend encore des esprits curieux de l'étudier »

Albert Dumont

La fin du XIXe siècle voit apparaître des pionniers qui s'intéressent au passé le plus ancien de la Grèce : sa préhistoire. Deux savants français commencent à collecter des haches polies et divers outils en pierre taillée: François Lenormant, un orientaliste, attire l'attention sur les objets de « l'âge de pierre » que la plupart des savants ne prenaient même pas la peine de regarder. Albert Dumont, jeune membre de l'Ecole française d'Athènes a une meilleure compréhension des objets préhistoriques. Il est en contact avec un savant anglais, George Finlay, qui a parcouru la Grèce à la recherche d'outils en pierre et a battu en brèche l'idée qu'il s'agit d'armes laissées par les Perses. Les haches polies, aussi appelées « pierres de foudre » ou « céraunies » (du grec keraunos, tonnerre) font l'objet d'autres idées reçues : selon une croyance populaire, ces pierres formées dans la terre en quarante jours, là où le tonnerre est tombé, servent de talismans. Il faut donc déjouer les superstitions et découvrir les pierres collectées par les paysans et cachées aux archéologues. Il y a moins de préjugés autour des lames et flèches en obsidienne, une roche vitreuse d'origine volcanique. Alors que le principal gisement de Grèce se trouve sur l'île de Milo, ces outils sont découverts dans toute la Grèce: les échanges maritimes existaient donc à « l'âge de pierre » !

La découverte des cycladica

« *La sculpture se traînait misérablement dans les Cyclades [...] Tout le progrès consistait à détacher les jambes des petites idoles... Quand on osait traiter des sujets plus complexes [...] on produisait des monstres.* »

Gustave Glotz

Dans les Cyclades, les collectionneurs commencent à la fin du XVIII^e siècle à acquérir des objets très anciens, idoles et vases, que l'on date actuellement des IV^e et III^e millénaires avant J.-C. : les cycladica. Ces antiquités, bien que décrites comme « laides » et « barbares », sont données en cadeau aux hôtes officiels de la Grèce. Tel a certainement été le cas de Théodore de Lagrené, ministre résident et plénipotentiaire de la France qui a séjourné à Athènes de 1835 à 1836 et a offert sa remarquable collection en 1849 à la ville d'Amiens. Dans les années 1840, sous l'effet de la demande, des marchands d'art s'adonnent à des fouilles clandestines pour se réapprovisionner en cycladica et à partir de 1880, la plupart des objets se retrouvent dans des musées et des collections privées. Les autorités prennent conscience de la nécessité de préserver ces objets et l'État grec établit en 1886 l'Éphorie des antiquités pour les îles. Christos Tsountas, « le père de l'archéologie cycladique », met ainsi au jour, dans les années 1890, plusieurs tombes, d'Amorgos à Siphnos, et un village sur l'île de Syros. Avec ces fouilles scientifiques, on s'aperçoit que la plupart des cycladica proviennent de tombes.

2. Santorin, une extraordinaire découverte tombée dans l'oubli

Une civilisation ensevelie sous la cendre

« Sur l'emplacement actuel de la baie de Santorin, nous constatons qu'il a existé une grande île habitée par une population agricole, industrielle et commerçante. Les documents géologiques nous permettent, pour ainsi dire, d'assister à sa ruine et de nous représenter le spectacle de ses habitants écrasés sous les ponces ou engloutis dans les abîmes du volcan » Ferdinand Fouqué

Le volcan de Santorin entre en éruption en 1866. L'événement attire le géologue Ferdinand Fouqué, accompagné de François Lenormant, envoyé spécial de l'empereur Napoléon III. En 1867, Fouqué s'intéresse à une carrière de pierre ponce, sur l'îlot de Thérasia : il poursuit le travail de fouilles commencé par le propriétaire et achève de dégager un bâtiment. Il constate qu'il existe là tout un village, enseveli sous les matériaux d'une gigantesque éruption qu'il date des environs de 2000 av. J.-C. La même année, il explore deux ravins près d'Akrotiri. Il observe là aussi des pans de murs, des outils en lave et en pierre taillée, notamment en obsidienne de Milo, et des amas de vases brisés. Cette céramique est étudiée avec soin, et Fouqué rapporte en France des vases, comme ceux conservés au musée du Louvre. Fouqué a eu conscience de découvrir « une Pompéi barbare et antéhistorique », dont on sait aujourd'hui qu'elle disparut durant l'âge du Bronze, vers 1600 avant J.-C.

Les fouilles oubliées de Gorceix et Mamet

« *Les fouilles de Santorin [...] seront certainement considérées comme une des plus grandes découvertes qu'ait faites depuis longtemps l'archéologie préhistorique.* » Albert Dumont

En 1870, le directeur de l'École française d'Athènes, Émile Burnouf, prend l'initiative de demander l'autorisation de déblayer « un coin de la Pompéi préhistorique tout récemment étudiée par Fouqué ». Cette fouille, qui a lieu du 16 avril au 22 mai 1870, est confiée à deux savants : Henri Gorceix, un géologue, et Henri Mamet, qui, dit-on, lézarde au soleil. Reprenant les endroits déjà explorés par Fouqué à Akrotiri, ils trouvent des murs couverts de fresques et beaucoup de vases parfaitement conservés. Par ailleurs, au lieu-dit Balos, ils dégagent, sous vingt-deux mètres de ponce, un nouveau bâtiment. Une vaste agglomération surgit, avec ses maisons, ses portes en bois, ses outils, ses vases encore pleins d'orge, de seigle, de pois ou de lentilles. Gorceix et Mamet rapportent à l'École française d'Athènes un quart des objets découverts et Burnouf restaure lui-même les céramiques sur lesquelles Fouqué réalise des lames minces pétrographiques pour observer l'argile au microscope. Burnouf exécute aussi de nombreux dessins et fait même réaliser des photographies dans le but d'une publication. Mais, hélas, à Paris, la guerre de 1870 puis l'attrait d'autres fouilles, plongent de nouveau dans l'oubli la civilisation de Santorin. Les fouilles ne reprendront pas avant 1967.

3. La révolution archéologique d'Heinrich Schliemann

A la recherche de la Troie d'Homère

« Il est inutile de se demander si Schliemann, [...] est parti d'une hypothèse vraie ou fausse. [...] La cité brûlée serait encore ensevelie et inconnue, si l'imagination n'avait pas conduit la pioche » Rudolf Virchow
Troie ! La légende est née de la magie des poèmes attribués à Homère, *L'Illiade* et *L'Odyssée*, composés au VIII^e siècle av. J.-C. Ces épopées racontent une guerre, au cours de laquelle des contingents achéens (grecs) sont venus assiéger en Asie mineure une grande ville dénommée « Troie », commandée par le roi Priam. A partir du XVIII^e siècle, des générations de voyageurs ont cherché à identifier la célèbre cité, comme Heinrich Schliemann, un riche autodidacte d'origine allemande. Après une rencontre avec un diplomate anglais, Frank Calvert, Schliemann décide d'orienter ses recherches vers la colline d'Hissarlik près du détroit des Dardanelles. A partir de 1870, pendant vingt ans, il découvre non pas une seule cité, mais sept niveaux successifs, et nomme le niveau II, « Troie de Priam ». Les vestiges archéologiques, calcinés par un terrible incendie, semblent correspondre aux textes homériques. Mais en raison de critiques acharnées et de la révision des données par son collègue l'architecte Wilhelm Dörpfeld, Schliemann doit reconnaître en 1890 que la « cité brûlée » est antérieure à l'époque d'Homère. Schliemann, a cependant mis au jour une civilisation importante de l'âge du Bronze et a fait entrer l'archéologie dans la modernité: travail d'équipe avec des spécialistes, publications rapides et étude des vestiges matériels les plus modestes. Il a aussi diffusé ses découvertes au grand public, notamment grâce à l'image de son épouse grecque, Sophia, parée du « trésor de Priam ».

Quelques objets emblématiques des fouilles de Troie

Schliemann découvre des objets inconnus et s'efforce de les interpréter. Ainsi, d'après une mention dans *L'Illiade*, il baptise *depas amphikypellon*, « coupe à boire à deux anses », un gobelet étroit et profond muni de très grandes anses verticales. De nombreux exemplaires de ces vases, sans doute destinés à contenir du vin, ont été retrouvés dans la couche II, datée aujourd'hui de 2500-2300 av. J.-C. La Troie homérique était placée sous la protection d'Athéna : il est donc tentant pour l'archéologue de voir dans les vases dessinant un corps féminin schématique et les idoles en marbre, la figure de la déesse ou de son animal, la chouette, symbole de sagesse. On ignore toutefois encore aujourd'hui la fonction exacte de ces objets découverts dans des habitats.

Une archéologie moderne : la vie quotidienne des Troyens

Les fouilles de Schliemann s'accompagnent d'un enregistrement (description, dessin, parfois photographie) et d'une publication minutieuse de tous les objets, aussi modestes soient-ils, même si l'on n'identifie pas toujours leur fonction. Schliemann récolte de très nombreux outils en pierre : des meules en pierre de lave et surtout des haches polies. Il découvre que ces dernières n'appartiennent pas à « l'âge de pierre », car elles sont associées à des outils en cuivre ou en bronze. Outre les vases, dont se servaient les habitants au quotidien, Schliemann retrouve de petits éléments en terre cuite qu'il appelle « volcans », souvent décorés, selon lui, de symboles religieux. Ce sont en réalité des pesons que l'on fixait sur les fuseaux pour filer la laine !

Une découverte controversée

En août 1889, Schliemann visite le « Musée des Antiquités nationales » guidé par Alexandre Bertrand, son directeur et Salomon Reinach, conservateur, avec d'autres conférenciers du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie de Paris. Mais à cette occasion, la thèse circule que la colline d'Hissarlik serait une nécropole. Troie n'est plus dans Troie ! Pour montrer à ses détracteurs qu'il s'agit bien de cités superposées, Schliemann organise en 1890 de nouvelles fouilles et équipe même son chantier de voies ferrées. Il écrit (en français et en grec) à Salomon Reinach qu'il cherche à gagner à sa cause, et invite des scientifiques renommés à un congrès à Hissarlik.

Les Mycéniens entrent en scène

« La civilisation qui a précédé l'époque d'Homère, celle que l'on est maintenant convenu d'appeler mycénienne, a eu en Schliemann son Christophe Colomb » Salomon Reinach

À l'opposé des autres cités « homériques », Mycènes n'a pas été l'objet d'une quête. Aucun doute, sur

l'emplacement du site ou sur l'attribution des vestiges aux époques primitives. Les murailles aux blocs cyclopiens, la porte des Lions ou certaines tombes, comme le « trésor d'Atrée », s'offrent aux regards depuis des siècles. C'est le décor où se déroule le mythe de la famille maudite des Atrides. Schliemann commence à fouiller ces ruines en 1874-1876. Il découvre, dans ce que l'on nommera plus tard le « cercle A », cinq tombes inviolées datant de 1700-1600 avant. J.-C. qui livrent des centaines d'objets en or. Dans un masque en or représentant une tête d'homme barbu, Schliemann prétend même reconnaître les traits du roi Agamemnon. Une nouvelle civilisation vient d'apparaître, que l'on baptise du nom de « mycénienne » quelques années plus tard. Elle aussi est antérieure à l'époque décrite par Homère, même si l'opulence légendaire de « Mycènes riche en or » vient de trouver sa confirmation. Les découvertes de Mycènes impressionnent, mais suscitent aussi une certaine jalousie : on accuse Schliemann d'être un « chasseur de trésors ». Pourtant il a simplement bénéficié d'une heureuse conjoncture et, sous le contrôle de la Société archéologique d'Athènes, a réalisé des fouilles scientifiques. L'archéologie mycénienne vient de naître, et comme l'a prédit Schliemann, les objets de ses découvertes « suffisent à eux seuls à remplir un grand musée, qui sera le plus merveilleux du monde », celui d'Athènes.

Mycènes « riche en or »

Les cinq tombes à fosse du « cercle A » ont révélé au monde la richesse étonnante des habitants de Mycènes: couronnes, diadèmes, masques et vases en or, parfois en argent, et armes de prestige... Devenus les trésors du musée archéologique d'Athènes, ces objets luxueux ont très vite été reproduits par Émile Gilliéron, un artiste talentueux qui travaillait en Grèce comme dessinateur et restaurateur en archéologie. D'abord familiale, l'entreprise des Gilliéron s'est associée à une firme allemande pour vendre aux plus grands musées des galvanoplasties, réalisées à partir d'empreintes prises directement sur les originaux. Cela a contribué à faire connaître les Mycéniens au monde entier.

Les Mycéniens, des voyageurs

Après les découvertes de Schliemann en Grèce, on a aussi retrouvé la trace des Mycéniens en Méditerranée orientale, à Chypre et au Levant. A partir du XIVe siècle av. J.-C. de nombreux produits mycéniens semblent avoir été exportés vers des régions côtières : du vin, de l'huile d'olive et des huiles parfumées transportés dans des jarres à étrier, mais aussi de la vaisselle de table aux décors élaborés (coupes, bols, cratères). Arrivés à Chypre, les produits étaient vraisemblablement redistribués vers le Levant, comme dans le site commerçant de Ras Shamra Ougarit (Syrie). Marins et marchands, les Mycéniens ont peut-être tenu des comptoirs dans ces régions.

Les Mycéniens en Crète : les tombes de Ligortynos

Découvertes au cours des années 1890, ces deux tombes contenaient des vases et ustensiles funéraires mycéniens d'une qualité d'exécution et d'un état de conservation exceptionnels. Grâce aux descriptions contenues dans les carnets de voyage de l'archéologue Arthur Evans, il est possible de reconstituer la position du mobilier à l'intérieur des tombes et les rites funéraires qui s'y sont déroulés. Ces vestiges témoignent de l'importante présence mycénienne en Crète aux XIVe et XIIIe siècle av. J.-C. Certains des défunts appartenaient sans doute à l'élite sociale de la communauté de Ligortynos.

4. Arthur Evans et l'invention des Minoens

Arthur Evans et l'invention des Minoens

« Les fouilles de M. Evans sont dans l'histoire de l'archéologie, un événement capital, elles nous révèlent une civilisation encore plus riche et plus avancée que celle dont les découvertes de Schliemann nous avaient instruits » Salomon Reinach

Suite à la découverte d'objets mycéniens en Crète, certains savants supposent que c'est sur cette île que la civilisation mycénienne serait née. Dès 1878, Minos Kalokairinos, un érudit crétois, attire l'attention des chercheurs sur le site de Cnossos, la ville homérique la plus célèbre, et c'est Arthur Evans, conservateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford et ancien journaliste, qui obtient en 1900 l'autorisation de fouiller le site.

Durant six ans, Evans, avec une équipe pluridisciplinaire et jusqu'à trois cents ouvriers, met au jour un palais à l'architecture complexe. Une civilisation inconnue apparaît à Cnossos et sur d'autres sites fouillés dans

l'île : palais, maisons, nécropoles, sanctuaires, colonnes, objets et fresques d'une modernité surprenante, et des tablettes portant des inscriptions en trois écritures différentes... Evans fait remonter cette civilisation « crétoise » au XXe siècle avant. J.-C. : c'est alors la plus ancienne connue en Europe et il décide de l'appeler « minoenne », du nom du roi mythique de Crète, Minos. S'appuyant sur les vestiges architecturaux, les objets et les fresques, il reconstitue, et invente parfois, une société dominée par un roi-prêtre, puissante sur mer, pacifique sur terre et adoratrice d'une déesse-mère. Sûr de lui, il fait abondamment restaurer les fresques et les ruines de Cnossos : c'est la part la plus contestée de son œuvre, car les interventions architecturales réalisées en ciment armé sont aujourd'hui difficilement réversibles.

Des témoignages d'une autre civilisation

Alors que les Mycéniens sont connus depuis le milieu des années 1870, des objets étranges apparaissent sur le marché de l'art et dans certains musées. Ils viennent de Crète, ou pourraient en provenir, mais on connaît rarement leur provenance exacte. C'est le cas de la magnifique aiguière de Marseille au décor marin exceptionnel. Par sa forme, elle ressemble à certains vases métalliques mycéniens, mais son décor est inédit. Au même moment circulent, de petites figurines en bronze, auxquelles on s'intéresse peu, car leur style est jugé fruste et primitif. On ignore encore qu'il s'agit des premiers objets minoens mis au jour.

La collecte des sceaux crétois

Arthur Evans arrive en Crète en 1894, intrigué par « une écriture pictographique » sur des sceaux crétois : il a la conviction que les Mycéniens qui vivaient en Crète possédaient une forme d'écriture. De village en village, il collecte ces pierres, dites magiques, que les Crétoises portent au cou comme « pierres à lait » (*galopetres*). Et il trouve, en effet, de courtes inscriptions dans une écriture hiéroglyphique (toujours non déchiffrée), mais surtout des dessins d'animaux, de bateaux, d'architectures, de génies et autres minotaures, reflétant les préoccupations de ceux qu'il appellera les Minoens. Au début des années 1900, Evans vend une partie de sa collection. Elle est acquise par le Cabinet des Médailles de Paris, qui la complète et nous offre cet exceptionnel panorama.

Un artisanat palatial

A Cnossos, Evans révèle un palais complexe, muni d'étages, parsemé de colonnes s'évasant vers le haut, et organisé autour d'une cour centrale. Des pièces d'apparat et des sanctuaires entourent cette cour, tandis que, dans la périphérie, se trouvent des magasins de stockage, des espaces résidentiels et des ateliers. Au cours de la fouille, de nombreux vases et objets en pierre, délicatement sculptés et polis, ont été mis au jour. Emile Gilliéron, restaurateur attiré d'Evans à Cnossos, a très vite produit des moulages de ces œuvres à destination des musées du monde entier afin de faire découvrir l'artisanat minoen.

Le dépôt du sanctuaire

Les objets ici reproduits ont été découverts à Cnossos dans deux grands coffres à parois de pierre, certainement déposés après la destruction d'un sanctuaire, d'où le nom donné à cet espace par Arthur Evans, « Temple repositories » (dépôt du sanctuaire). De nombreux éléments en faïence, un matériau très rare à cette époque dans le monde égéen, en font partie. Restaurés et exposés au musée de Candie (Héraklion), ils ont ensuite été moulés par Emile Gilliéron qui a proposé à différents musées de posséder une présentation identique où les déesses aux serpents, qui fascinaient tant le public, pouvaient être mises à l'honneur.

Les fresques minoennes : l'archéologie en couleurs

Le palais de Cnossos a révélé de nombreuses fresques, réalisées par des équipes de peintres expérimentés. Elles étaient présentes dans les pièces d'apparat, comme les appartements « du Roi » ou « de la Reine », et aux entrées du palais. Les sujets en sont variés : on y découvre le goût des habitants du palais pour des représentations harmonieuses de la nature et des animaux, mais aussi des cérémonies religieuses. Ces fresques ont parfois été abusivement restaurées par Emile Gilliéron et son fils, mais constituent le socle sur lequel Evans s'est appuyé pour imaginer le monde des Minoens. Un monde pacifique où des singes bleus cueillaient du safran...

Les recherches dans le reste de la Crète

Alors qu'Evans explore Cnossos, des recherches sont menées ailleurs dans l'île : les Italiens fouillent dans la plaine de la Messara à Phaistos et Haghia Triada à partir de 1900 ; les Américains dans l'Est de la Crète, à

Gournia, Mochlos et Pseira ; les Anglais à Psychro ; les Grecs à Tylissos et à Malia. Si des objets surprenants sont mis au jour, la collection d'Alexis Schébounine permet de découvrir d'humbles témoignages des fouilles d'Haghia Triada. Les objets récoltés lors de prospections par Adolphe Reinach, rappellent, eux, les tentatives de l'École française d'Athènes, dont il était membre, pour prendre pied en Crète. Mais il faut attendre 1920 pour que les Français reprennent la fouille du palais de Malia.

5. La Grèce, partie intégrante des Balkans

Les fouilles de Seure et Degrand en Bulgarie

« Les fouilles récemment entreprises ne nous ont que très imparfaitement renseignés sur l'histoire de la Thrace ; mais elles nous en laissent deviner la préhistoire. » Georges Seure et Alexandre Degrand

Pendant qu'Evans met au jour la brillante civilisation minoenne dans le Sud du monde égéen, dans le Nord, des savants français commencent à explorer une autre civilisation. Georges Seure, jeune membre de l'École française d'Athènes, et Alexandre Degrand, consul de France à Plovdiv, vont ainsi fouiller deux collines en Thrace septentrionale. La première, baptisée « tell Ratcheff », est signalée près de Yambol par un religieux français, le père Jérôme. La seconde, près du village de Metchkur, à quelques kilomètres de Plovdiv, n'était pas connue. A cette époque, on s'interroge sur la nature et sur la date des très nombreuses collines artificielles qui parsèment les plaines balkaniques, considérées tantôt comme des *tumuli*, c'est-à-dire des monuments funéraires, tantôt comme des restes d'habitats, comparables aux tells du Proche-Orient. Alors que le père Jérôme a vu d'emblée dans ces buttes des restes de maisons et d'ateliers préhistoriques, Seure et Degrand les interprètent à tort comme des tombes. Leur conclusion est surprenante, car leurs descriptions correspondent à celles de couches de destruction d'habitats : murs en terre crue, restes botaniques carbonisés et nombreux objets en place sur le sol. Malgré cette erreur, ils font partie des premiers à avoir étudié des vestiges de la « Culture des tells », centrée sur la Thrace et le bas Danube. Les objets qu'ils ont retrouvés datent de la fin de l'époque néolithique, du Ve millénaire av. J.-C.

L'inventaire des sites préhistoriques de Macédoine

« On voit [...] quelle importance peut être, pour l'étude des origines de la Grèce, la recherche archéologique en Macédoine et dans les pays limitrophes » Léon Rey

Durant la première guerre mondiale, de 1915 à 1918, « l'expédition de Salonique », mobilise plusieurs centaines de milliers de soldats français qui font partie de « l'Armée d'Orient » : ils vont parcourir la Macédoine pour les besoins des opérations militaires. Dès le mois de mai 1916, le général Sarrail crée le Service Archéologique de l'Armée d'Orient qui doit permettre, outre la protection des antiquités, une exploration scientifique de la région. Parmi les travaux du Service figure la recherche « des établissements préhistoriques ». Cette exploration méthodique est conduite par un ancien élève de l'école des Chartes, Léon Rey, dans la banlieue de Thessalonique, sur les côtes de Chalcidique et dans les vallées des principaux fleuves. L'objectif est de dresser une carte archéologique des « premiers habitats de la Macédoine », d'effectuer des relevés topographiques des collines artificielles, de ramasser en surface les tessons et outils en pierre et en os. À ce travail de repérage, s'ajoutent des fouilles ponctuelles, qui prennent la forme de sondages. La *toumba* de Gona et celle de Sédès sont ainsi explorées avec efficacité et d'importantes coupes stratigraphiques réalisées. Les sondages n'ont malheureusement pas atteint les couches les plus anciennes des *toumbès* : la plupart des tessons et des vases sont datés de l'âge du Bronze. Cependant ce travail pionnier a ouvert la voie à de nouvelles explorations.

6. La France à la mode égéenne

La France à la mode égéenne

« L'art crétois, mycénien, et toute leur décoration [...] vinrent bouleverser [...] les premiers peintres qui travaillèrent pour Diaghilev ; ce n'étaient que colonnes laquées d'un rouge relevé d'or, motifs de poulpes, spirales, taureaux stylisés, dieux bleus, éphèbes à la taille de guêpe [...] et les danseuses étoiles, qui buvaient dans des cratères d'or inspirés du musée de Candie, copiaient leurs tuniques sur la Déesse aux Serpents »

Paul Morand

A partir de la Belle -Epoque et jusqu'aux Années folles, les fabuleuses découvertes archéologiques de Schliemann et d'Evans ont un retentissement important auprès du public français. De nombreux journaux nationaux, régionaux, et même les premiers magazines pour enfants comme *Les Petits Bonhommes* ou le *Journal de la Jeunesse*, diffusent ces informations, avec un luxe d'illustrations fournies par les archéologues. Les Parisiens ont même la chance de découvrir des copies des trésors de Mycènes lors de l'Exposition Universelle de 1900. Par ailleurs, des centaines de Français, très privilégiés, découvrent les sites archéologiques de Troie, Mycènes et Cnossos grâce à des croisières archéologiques. Les artistes de la capitale française s'emparent alors du phénomène, influencés aussi bien par les descriptions des civilisations minoenne et mycénienne – qu'ils confondent en une seule civilisation « crétoise »- que par les motifs et les couleurs des fresques et des céramiques. Les Minoens font ainsi des apparitions dans *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et sur la scène parisienne, dans une pièce de théâtre de la Comédie Française ou dans des opéras et des ballets aux décors signés par Léon Bakst. Face à ce spectacle, le monde de la mode verse aussidans la « créto manie », de Mariano Fortuny à Jeanne Paquin en passant par Paul Poiret. A la veille de la seconde guerre mondiale, c'est même tout un paquebot qui invite à une croisière dans un décor « crétois ».

Le tourisme archéologique en Grèce

La visite des sites préhistoriques grecs a été rendue possible par une certaine démocratisation du tourisme. A l'occasion des Jeux Olympiques de 1896, la revue le Tour du monde lance la première croisière archéologique, suivie par la Revue Générale des Sciences qui propose de nombreux séjours forfaitaires en Méditerranée pour découvrir Troie, Mycènes, Santorin ou Cnossos. Les groupes, composés d'ingénieurs, de professeurs, d'avocats ou d'artistes, mais aussi de nombreuses femmes, sont guidés par des archéologues. Ces croisières, très animées, ont accueilli aussi bien la famille Reinach que des amateurs, comme Paul Marguerite de la Charlonie, qui s'est pris de passion pour la Grèce et a rassemblé la collection à l'origine du musée de Laon.

Agamemnon à Paris

Dans les carrières souterraines du Trocadéro, lors de l'Exposition Universelle de 1900, un géologue passionné par Homère, Louis de Launay, propose de montrer tout ce que recèle « le Monde Souterrain ». Les récentes découvertes de Schliemann à Mycènes en font partie. Dans un montage fantaisiste appelé « le Tombeau d'Agamemnon », une version réduite du trésor d'Atrée de Mycènes (une tombe du XIIIe siècle av. J.-C.), sont disposées des galvanoplasties des objets les plus célèbres des tombes à fosse (du XVIIe siècle av. J.-C.), regroupées autour de deux défunts : le roi des Atrides et son cocher. Cette présentation distrayante a permis de faire connaître les Mycéniens aux Parisiens.

La Furie de Jules Bois, une pièce à la mode minoenne

« Ici, rien du costume grec sévèrement drapé : des fanfreluches, des rubans et des amours de petits chapeaux très vingtième siècle. Mme Paquin, qui s'est chargée d'habiller les interprètes de la Furie, en était émerveillée. « Je vais – a-t-elle dit - lancer la « mode Furie » pour 1909... » Jules Bois

En février 1909, la Furie de Jules Bois est jouée à la Comédie-Française : cette pièce, inspirée de l'Héraclès furieux d'Euripide, avec un Héraclès rendu fou par une Égyptienne pratiquant l'hypnose, n'a pas vraiment eu de succès. L'auteur a placé sa pièce à l'époque minoenne dont il a une vision toute personnelle et ésotérique. Mais les décors, et les costumes dessinés par Désiré Chaineux, font sensation. Amateur d'archéologie, le dessinateur s'inspire des fresques de Cnossos, des « déesses aux serpents » ou des vases d'Haghia Triada. Jeanne Paquin, célèbre couturière parisienne, réalise les toilettes des trois actrices principales et proclame la modernité des Minoennes : elles avaient déjà tout inventé en terme de mode !

Léon Bakst et la modernité de la Grèce originelle

« J'ai effectué mes recherches en Crète, dans le labyrinthe de Minos. Et je dois admettre que j'y ai trouvé ce que j'y attendais. J'ai toujours pensé qu'à sa naissance, l'art grec [...] n'était pas sans couleurs » Léon Bakst
Léon Bakst, artiste russe vivant à Paris, est marqué par le voyage qu'il a réalisé en Grèce, et notamment en Crète, en 1907. Convaincu de la modernité de l'art « crétois », capable de revivifier l'art de son temps, il décide d'en greffer des éléments dans les décors et costumes de ballet et d'opéra qu'il réalise. A partir de 1912, dans *Daphnis* et *Chloé* ou *l'Après-midi d'un faune* pour les Ballets russes de Diaghilev, et dans les productions d'Ida Rubinstein, comme *Hélène de Sparte* (1912) et *Phèdre* (1923), il emploie les couleurs primaires

des fresques, exploite les formes architecturales et utilise un grand nombre de motifs mycéniens et minoens.

La mode égéenne de Mariano Fortuny

« Fidèlement antiques mais puissamment originales », telles sont, selon les mots de Marcel Proust, les créations textiles de Mariano Fortuny, un artiste hispano-vénitien. Réalisant de nombreuses inventions brevetées (lampes, robe *Delphos* au plissé infroissable, etc.), Fortuny produit des vêtements à partir de 1906 et possède des ateliers et boutiques à Paris, où il habille les célébrités, comme Sarah Bernhardt. Son « châte Knossos », couvert de motifs minoens et mycéniens tout comme les nombreuses robes qu'il crée alors, devient un véritable phénomène de mode que les élégantes s'arrachent.

Le paquebot Aramis, la rencontre de l'art minoen et de l'Art déco

En 1932, la compagnie des Messageries maritimes lance le paquebot *Aramis*, décoré « à la crétoise », bien qu'il desserve Shangai. Georges Philippar, son président, en pleine période Art déco, a en effet une prédilection pour les aménagements qui ne se démodent pas et charge Georges Raymond, architecte, de créer une véritable exposition avec des reconstitutions d'architecture, des créations de mobilier et des peintures, inspirées de la civilisation minoenne. Raymond réalise cet exploit avec l'aide d'ensembliers-ébénistes, tels que les ateliers Schmidt & Cie et Marc Simon, et de peintres décorateurs, comme Mathurin Méheut et Yvonne Jean-Haffen, envoyés en Grèce pour se documenter. *L'Aramis* a malheureusement disparu au cours de la seconde guerre mondiale.

L'art égéen, un art moderne

A côté d'artistes qu'inspirent les couleurs ou les motifs égéens, comme Charles Catteau dans les années 1930, un certain nombre de peintres et de sculpteurs s'intéressent aux formes épurées des idoles cycladiques. Exposées dans les musées européens, elles sont largement publiées par Christian Zervos qui qualifie de « poèmes de marbre » celles autrefois jugées « barbares ». Epstein, Gaudier-Breska, Giacometti, Brancusi, Matisse ou Arp partagent l'admiration de Picasso : « Il y a eu un Petit Bonhomme des Cyclades. Il a voulu faire cette sculpture épatante, comme ça non ? [...] On n'a jamais rien fait d'aussi dépouillé ».

7. L'archéologie égéenne aujourd'hui

L'archéologie égéenne d'aujourd'hui a conquis une certaine forme d'indépendance. Elle ne se confond plus, ni dans ses objectifs ni dans ses méthodes, avec l'archéologie classique, dominante de la fin du XIXe jusqu'au milieu du XXe siècle. On ne cherche plus à vérifier sur le terrain l'exactitude de *L'Illiade* ou de *L'Odyssée* et toutes les idées reçues sur la Grèce de l'époque mycénienne ont été bouleversées par le déchiffrement de l'écriture dite « linéaire B ». Les objets ne sont plus considérés comme des œuvres d'art sorties de leur contexte : on s'attache à observer, reconstituer et comprendre les relations des objets avec les espaces (édifices, tombes), afin de mieux expliquer les fonctions des uns et des autres. De nombreuses décennies après les découvertes de Fouqué à Santorin, on redécouvre comment les sciences naturelles peuvent enrichir notre vision du passé : les équipes au travail sur tous les chantiers sont, à présent, de véritables groupes de chercheurs, archéologues, architectes, botanistes, zoologues, géomorphologues..., cherchant à interpréter, ensemble et de façon coordonnée, les vestiges mis au jour. Les quelques exemples présentés dans cette salle illustrent l'apport de ces entreprises pluridisciplinaires. Pour autant, la nouvelle archéologie égéenne conserve heureusement, elle aussi, sa part de rêve et continue d'inspirer les créateurs.